Le maître de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande — Jacques Lacan

Lacan Quotidien

N° 823 – Lundi 11 mars **2019** – 06 h 48 **[GMT + 1] – lacanquotidien.fr**

Le moment Satyricon

EN AVANT

Richesse, amour et bénéfice de jouissance
Palpitante découverte freudienne, la chronique de Laura Sokolowsky

Les nouveaux agents par Luc Garcia

Richesse, amour et bénéfice de jouissance

Palpitante découverte freudienne, la chronique de Laura Sokolowsky

Il arrivait à Freud de s'exprimer dans les médias. Sa dernière déclaration fut enregistrée par la BCC le 7 décembre 1938 dans sa maison londonienne de Maresfield Gardens. Dans celle-ci, Freud énonçait que malgré ses succès importants, le combat pour la psychanalyse n'était pas encore terminé : « *But the struggle is not yet over* » (1).

En vérité, cet unique enregistrement de la voix de Freud ne se termine pas tout à fait par cette phrase. À la fin, il revint à l'allemand pour indiquer qu'après l'invasion de son pays, il espérait pouvoir finir librement son existence en Angleterre. Deux ans plus tôt, il avait écrit à Arnold Zweig qu'il n'était pas possible d'abandonner sa langue maternelle comme on change de vêtement. La langue, c'est comme la peau. Malgré l'exil, on n'en change pas (2).

Installé à Londres, Freud écrivit à Margarethe Stonborough-Wittgenstein – sœur aînée du logicien Ludwig Wittgenstein qui fut sa patiente durant quelques temps – que ses pièces archéologiques étaient arrivées intactes de Vienne. Tel leur propriétaire qui venait de subir une énième intervention chirurgicale, cette collection n'était pourtant plus la chose vivante de jadis (3), note-t-il. Le ton de la missive n'est ni triste ni nostalgique. Le surmoi de Freud se manifeste fréquemment par l'humour, comme dans cette autre lettre adressée à l'écrivain Stephan Zweig où il s'agit d'attendre de passer dans le non-être avec une sorte d'impatience (4).

Quelques années plus tôt, en 1932, Freud avait accepté de répondre aux questions de la *Neue Freie Press.* Il avait évoqué le fléau de la pauvreté en rappelant ce fait, trop souvent négligé, que les symptômes sont aussi des protecteurs de la vie. « Pour les pauvres – c'est bien triste à dire et j'espère qu'on ne voudra pas interpréter ma remarque comme du cynisme – pour les pauvres […], les névroses ne signifient pas seulement une maladie, mais aussi un des éléments de l'autodéfense dans la lutte pour l'existence. Nous avons très souvent, lorsque nous exercions gratuitement, fait l'expérience que les pauvres ne voulaient pas se laisser libérer de leur souffrance avant qu'un changement fût intervenu dans leur situation matérielle » (5), avait-il expliqué. La pauvreté était appréhendée par Freud comme une condition existentielle impitoyable. En ceci, le névrosé pauvre est le prochain du soldat atteint de névrose traumatique. Dans les deux cas, le symptôme, s'il engendre une profonde souffrance, protège de la mort et du sacrifice (6).

Dans le discours normatif, la notion que le symptôme puisse persister à cause de sa fonction utilitaire est proprement scandaleuse. Freud ne l'ignorait pas, il courait le risque d'être perçu comme un cynique. Néanmoins, son constat était fondé sur sa très longue expérience clinique. Dès l'article de 1913 sur le début du traitement, il notait que le pauvre ne se laisse que difficilement arracher de sa névrose car celle-ci lui rend de trop bons services dans son combat pour l'auto-affirmation. Ce bénéfice secondaire fait obstacle à la thérapie analytique dans la mesure où la névrose contribue au maintien dans le lien social en évitant l'exclusion et le jugement dépréciatif des autres : « La pitié que les hommes ont refusée à sa détresse matérielle, il la revendique à présent au titre de sa névrose et il peut même s'affranchir de l'exigence de combattre sa pauvreté par le travail » (7). Dix ans plus tard, au début des années vingt, la pauvreté était en passe de devenir la condition commune. En effet, après la guerre et l'effondrement de l'Empire austro-hongrois, les couches sociales intellectuelles s'enfonçaient inéluctablement dans la précarité, notait Freud (8).

Cette fonction paradoxale du symptôme – à la fois souffrance et protection de la vie – posait une série de problèmes complexes à la psychanalyse conçue comme une thérapeutique. Il revient à Freud de ne pas l'avoir éludé en laissant ses collègues créer des institutions où l'analyse pouvait être gratuite. Tout se passe comme s'il avait souhaité mettre à l'épreuve jusqu'au bout ce qu'il avait découvert auprès des hystériques concernant le bénéfice de surcroît, le *Nebengewinn,* du symptôme (9). Il s'agit des avantages inconscients de la névrose en termes de solution au conflit psychique insurmontable, suivis de l'incorporation du symptôme par le moi en supprimant son caractère étranger. Qu'il soit primaire ou secondaire, ce bénéfice est toujours de jouissance selon Lacan.

Par ailleurs, Freud concevait les limites de la thérapeutique analytique comme une autolimitation. Ces limites ne dépendent pas seulement d'un défaut de savoir des praticiens de l'analyse car il convient de tenir compte du phénomène de régulation symptomatique à l'échelle de la société. Le psychanalyste n'est pas un sauveur de l'humanité ; l'éradication pour tous du symptôme est une utopie. C'est l'une des sources de l'aversion de Freud pour la *furor sanandi.*

Comme on le voit, il s'agit d'une anticipation de certains développements beaucoup plus tardifs de Lacan relatifs à la fonction d'agrafe du symptôme faisant tenir le nœud des trois dimensions subjectives, réel, symbolique et imaginaire. Lorsqu'un symptôme assure ce type de nouage, il convient de rester prudent face à la demande thérapeutique visant à s'en passer, – cette prudence est absente des thérapies cognitivo-comportementales axées sur la diminution ou la disparition des émotions dysfonctionnelles.

La position que nous avons adoptée consiste à poser qu'il existe un versant réel du symptôme au-delà de son sens joui. Une grande partie de l'œuvre freudienne est consacrée à l'étude de ce qui peut modifier l'équilibre de la jouissance. Freud découvrit que ce levier, c'est l'amour de transfert.

La dimension de la richesse ayant moins retenu l'attention que celle de la pauvreté à l'époque de Freud, il revient à Lacan d'avoir envisagé celle-ci au cours de différents séminaires. Son tout premier sur l'Homme aux loups, l'année qui précéda le séminaire sur les écrits techniques de Freud, fait valoir la précarité subjective du plus célèbre patient de Freud. Lacan signale que l'Homme aux loups fut très précocement séparé de tout ce qui pouvait constituer un modèle sur le plan social. Il n'eut guère besoin d'apprendre à travailler, son père disposant de suffisamment d'argent pour soustraire son fils à ce type d'obligations. Relativement à la transmission, l'Homme aux loups n'apprit vraisemblablement qu'à monter à cheval. Doté d'un moi fort de riche, sa misère n'est pas le moindre paradoxe de ce cas exceptionnel.

Dans le Séminaire VIII, Lacan pointe les difficultés du riche avec l'amour. Au fil du commentaire sur le personnage de Pausanias dans *Le Banquet* de Platon, il livre une anecdote à propos d'un calviniste de sa connaissance, « accumulateur de biens et de mérites » (10). Ce dernier tomba amoureux de la jolie fille d'un concierge, laquelle accueillit avec froideur divers témoignages de son intérêt. Plus l'accès à cette femme était difficile, plus elle prenait de la valeur à ses yeux. Il l'épousa et la couvrit de bijoux qu'il enfermait le soir venu dans un coffre-fort. Sa dulcinée finit par le quitter pour partir avec un ingénieur aux revenus plus modestes. Ainsi, comment donner ce qu'on n'a pas lorsqu'on a tout (11) ? Pour aimer, le riche doit refuser.

La haine du riche manifestée par les progressistes relève peut-être d'une négation des vertus de la pauvreté. Par voie de conséquence, d'une méconnaissance de ce qu'est l'amour en tant qu'il s'agit de donner ce qu'on n'a pas (12).

Les développements de Lacan dans son Séminaire XVII sur le riche concernent l'économie de la jouissance. Lacan s'y rapporte au *Satiricon* de Pétrone (13). Il existe une différence entre le riche, incarné par le personnage de Trimalcion dans la scène centrale du festin, et la figure du maître. Le maître n'est pas un homme d'affaires, c'est même quelque chose qui lui répugne. Tandis que l'esclave affranchi s'enrichit en achetant tout ce qui se présente.

En définitive, nous achetons nous-mêmes aux nations les plus riches pour participer à l'essence de la richesse. À cause d'une telle croyance, nous leur achetons n'importe quoi. L'analyse est un remède à l'exploitation éhontée des moyens de jouissance détournés par la société de consommation et son industrie des *plus-de-jouir* en toc.

1 : Freud S., « A Brief Statement », BBC, Londres, 7 décembre 1938, à écouter, ici.
2 : Cf. Freud S., « lettre du 21 février 1936 », in *Sigmund Freud-Arnold Zweig, Correspondance 1927- 1939,* Gallimard, 1973.
3 : Cf. Freud S., « Sigmund Freud an Margaret Stonborough-Wittgenstein », 5 novembre 1938, consultable en allemand, ici.
4 : Freud S., « lettre du 18 mai 1936 », in *Sigmund Freud- Stephan Zweig, Correspondance*, Rivages poche, 2014.
5 : S. Freud, « Neurosen als Zeitkrankheit. Welche Heilerfolge hat die Psychoanalyse ? », *Neue Freie Press*, n° 24397, 14 août 1932, p. 21.
6 : Cf. okolowsky L. & Maleval J-C, « L'apport freudien sur les névroses de guerre : un nouage entre théorie, clinique et éthique », *Cliniques méditerranéennes*, n° 86, 2012/2, Eres, p. 209-218, consultable ici.
7 : Freud S., « Sur l'engagement du traitement », *Œuvres complètes*, t. XII, PUF, 2005, p. 173-174.
8 : Cf. Freud S., « Vorwort : zu M. Eitingon, Bericht über die Berliner psychoanalytische Poliklinik » (1923), *G.W. XIII*, Frankfurt/Main, Fischer Verlag, 1998, p. 441.
9 : *Nebengewinn* est parfois traduit par l'expression de gain marginal ou de bénéfice annexe. Freud utilise aussi le terme de *Lustnebengewinn* à propos du plaisir pulsionnel, tel celui de retenir dans l'article de 1908 « Caractère et érotisme anal ». Lacan évoque le bénéfice de surcroît à propos de la guérison dans « Variantes de la cure-type », *Écrits,* Seuil, 1966, p. 324.
10 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, Seuil, 1991, p. 74.
11 : Cf. les développements de J.-A. Miller dans « L'orientation lacanienne. Extimité », leçon du 4 décembre 1985, inédit.
12 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert, op. cit.*, p. 415-416.
13 : Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Seuil, 1991, p. 94-95.

Lacan Satyricon

« Tout le monde s'amuse et tout le monde erre
quand la libération des pulsions impose sa loi de fer. »

Suite à la plénière des 48es Journées de l'ECF,
la conversation se poursuit avec
Éric Laurent, Bernard Sergent et Pascal Torres
le samedi 11 mai 2019 13h-18h au Cinéma L'Entrepôt
7, rue Francis de Pressensé, Paris 14e
autour du film *Fellini Satyricon*

Lire l'argument de cette « rencontre savante et psychanalytique » ici
Réservation à adresser à lacansatyricon@gmail.com

Les nouveaux agents

par Luc Garcia

Par omission ou juste par bêtise, on a cru longtemps que le diptyque confiscation des richesses - privation des libertés indexait les totalitarismes. Puis nous sommes entrés sans prendre garde dans l'aire des totalitarismes qui redistribuent. Tant que les bouches étaient pleines, les ventres le seraient bien aussi – même si les couleuvres qui déambulent dans les ténèbres finissaient dans les estomacs –, on répugnerait à prononcer le mot dictature.

Un autre terme pour désigner l'exacte fonction en jeu reste donc à trouver.

Du sans plomb pour tout le monde

Parce qu'il continue d'incarner le produit le plus fongible de la Création, avec l'argent bien sûr, le pétrole est de toujours le véhicule d'un réel. À suivre les méandres de sa production et l'usage de ses excédents commerciaux, tel un sismographe multidimensionnel, il nous donne l'index de ce qui se joue aujourd'hui en matière de régimes de pouvoirs.

Certains avaient misé imprudemment sur l'essoufflement de sa production à l'entrée des années 2000. Sa raréfaction contrôlée par les pays producteurs engendrait une envolée des prix qui leur offrit des marges d'exploitation particulièrement confortables tout en maintenant l'illusion d'un appauvrissement des réserves. Mais, loin de l'arrêt qu'on disait imminent, il y eut nouvelle donne, avec notamment la très controversée extraction dans des territoires désertiques du sud des États-Unis par la méthode de fracturation hydraulique qui en faisait de nouveau un placement d'avenir convoité.

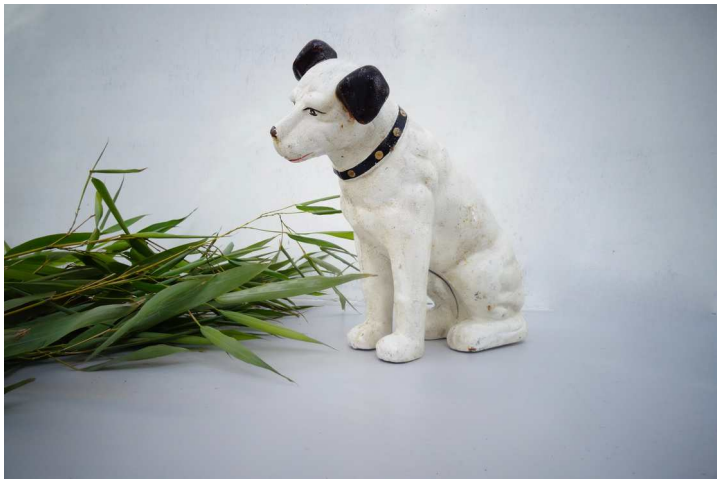
Le pétrole devenu un produit de luxe, certains dans le même temps se régalaient d'imaginer l'époque du tout pétrole disparaître enfin sous des volutes écologiques en raison de la cherté du baril. Lacan faisait remarquer que « la science physique […] va se trouver ramenée à la considération du symptôme dans les faits, par la pollution de ce que du terrestre on appelle, sans plus de critique de l'*Umwelt*, environnement : c'est l'idée de Uexküll béhavourisée, c'est-à-dire crétinisée » (1). Pour accéder à la plénitude environnementale

suprême, on vit fleurir des restrictions de circulation automobile, une protubérante machinerie de péages urbains et interurbains à l'efficacité douteuse, des énergies propres tenter de s'imposer dans un flot d'angoisse généralisé pour scruter le thermomètre du réchauffement climatique. Mais la consommation de pétrole n'a cessé d'augmenter, la demande d'être soutenue et la crétinisation comportementale écologique, de se poursuivre : cela fit écran à l'installation de Poutine en Russie, de Chavez et Maduro au Vénézuela puis, quelques années plus tard, de Xi Jinping en Chine. Dans le même temps, Daesh tirait ses plus importantes ressources de l'exportation du pétrole syrien. Des régimes, sans exception, concernés par la production de l'or noir.

Emmenés par la force de persuasion saoudienne, les producteurs parmi ces pays eurent l'idée de s'offrir un luxe de grand seigneur, en 2014, alors que la guerre sévissait en Syrie : faire chuter les prix pour casser toute rentabilité du pétrole américain (dont il était coutume de raconter qu'en dessous de 100 dollars le baril, sa production se faisait à perte). Cette guerre du pétrole consistait à inonder le marché pour avoir la main sur la matière première la plus convoitée du monde. Ils augmentèrent leur production pour faire craquer Washington, qui tint bon, les industriels américains étant réputés, manifestement pas sans raison, experts en réduction toujours plus sévère des coûts. Le prix du baril pourrait descendre jusqu'au plus bas, cette chute ne ferait qu'appauvrir ceux qui la conduisaient.

Dans un premier temps, se trouvant avec une manne d'argent renouvelée, les gouvernements des pays riches en ressources pétrolières en firent usage pour redistribuer au peuple quelques possibilités de consommation et, du même pas, thésauriser de plus grosses enveloppes pour assurer leurs arrières. Le monde connut en une vingtaine d'années une extraordinaire croissance globale, plus particulièrement dans les pays qui n'étaient pas démocratiques. Mais dans un second temps, à partir de 2017, on vit des régimes politiques fragilisés d'avoir joué avec le feu puisque la manne se tarissait avec la baisse des prix sur le marché mondial. Or, tant à l'époque de la flambée des prix qu'à celle de leur chute, un protectionnisme bon teint fut à l'œuvre, qui s'habillait à peu de frais d'un refus des méfaits d'une mondialisation débridée dont ils étaient pourtant les principaux acteurs. Restés transparents aux grandes heures de la croissance mondiale qu'accompagnait le pétrole, les mêmes gouvernants justifieraient désormais le repli national à l'intérieur de leurs frontières et le choix d'une économie de plus en plus contrôlée par un pouvoir étatique de plus en plus dirigiste. Vingt années d'une course exponentielle au gain, vingt années d'une mondialisation appelée comme telle faute de mieux, mais vingt années d'une ascension vers un dirigisme de plus en plus accentué de l'économie et de la bureaucratie.

À partir de novembre 2018, la France fut le lieu de revendications sustentées du mythe de l'enfermement sur soi comme solution de tout. Alors que les prix à la pompe n'avaient jamais été aussi bas depuis une dizaine d'années, le mouvement dit des « Gilets jaunes » qui se plaignait initialement du prix du carburant, prétextait que la hausse commençait à faire trop. Or, même la hausse des taxes n'équivaudrait pas la spectaculaire augmentation des années 2010 (2). Il s'agissait d'un malentendu sciemment entretenu, qui n'avait rien d'anodin dès lors que l'on entendait dans le même temps une demande de consommer tout azimut toujours plus pressante et surtout au prix d'une accentuation autoritaire mâtinée d'un appauvrissement de l'action publique démocratique déjà bien à la peine. Gilets jaunes, Syrie, Russie, Venezuela, Iran feraient un excellent ménage – un mouvement d'opinion aussi spontané soit-il ne tourne pas à l'eau fraîche. Les revendications sur les prix à la pompe amorcèrent celle du mouvement pour faire leur lit sur ce malentendu-là.



Tant que ça consomme

Avec beaucoup de prudence, on avait parlé jusqu'alors de conservatisme sévère, de restrictions, de privation de libertés, de régimes fascisants plutôt que fascistes, on se demandait parfois comment il fallait dire. On a remarqué, circonspects, des alliances pas même imaginables il y a dix ans entre pays que l'on croyait ennemis comme aujourd'hui fonctionne à merveille la diagonale Russie-Chine-États-Unis liés par la commodité de ce flou planétaire. Pourtant, quand la copule a été impeccable après la chute du Mur de Berlin notamment, entre les mauvais coucheurs et les rois satisfaits, a débuté la catastrophe des libertés bafouées.

On a nommé ces rois-là oligarques par excès de commodité. Le Venezuela fut paradigmatique. À 147 dollars le baril, dans un pays où il suffisait de se pencher un peu pour ramasser du *brent*, on fermait les yeux et on disait « réussite ». La Russie, avec le gaz, n'était pas moins heureuse, et les Russes pas moins satisfaits. Les Iraniens sous embargo américain tapaient à la porte et voulaient aussi partager le festin. Les Saoudiens, plus revêches, ont appris à ne rien partager du tout avec personne et ils continuèrent comme ça ; à leur tête un pétillant prince mettait tout le monde sous clé pour desserrer l'étau d'une opposition qui goutait peu la transformation d'un régime dont on pourrait vite voir qu'elle n'était que de façade. Quand l'appétit va, tout va.

Tour de terre *express* : le constat tombe. Avec deux ou trois autocrates en Afrique, il n'existe dans le monde probablement plus qu'une dictature confiscatoire des richesses : Kim Jung Un en Corée du Nord, qui passe pour reliquat folklorique de la guerre froide. Son réseau diplomatique constitué de rabatteurs efficaces arrose la planète de drogues synthétiques et collecte les devises au profit du seul dictateur. Cependant, même lui entre dans le rang à son rythme, qui a rencontré Trump à Hanoï, le 28 février dernier.

L'ouverture des échanges de biens accompagnent très bien la confiscation des espaces de liberté. L'accommodement idéal est la généralisation de potentats locaux. Ce que l'on croyait facilement incompatible jusqu'alors ne l'est plus : des peuples corsetés, mais sustentés de biens de consommation et des économies libre-échangistes, dirigées de façon extraordinairement étatiques.

Certains, voyant là l'opportunité d'une nouvelle lutte sociale, ont alimenté ce puissant malentendu.

Avec l'*avoir* pour moteur, serait consacrée une paix sociale consentie sur tous les barreaux de l'échelle sociale. Et l'on a fait croire la grande affaire de la jouissance mondiale résolue au prix d'une castration miraculeusement transcendantale et pour toujours acceptée. Telle serait la sucette nécessaire pour faire taire ardeurs et déceptions puis nager dans le bonheur. Tant qu'un président fait payer l'impôt sur la fortune des plus riches et qu'il tient en respect ses plus profiteurs patrons, que les pauvres d'hier se verront moins pauvres, on ne pourra pas dire le régime dictatorial – n'est-ce pas déjà le cas d'un régime poutinien ou vénézuélien ?

Il s'agit d'abreuver certains de devises et lancer des miettes aux autres qui jusqu'alors n'avaient rien, ivres d'avoir un peu plus désormais. Plusieurs ont appelé ça redistribution des richesses et ont fait croire que tout le monde voulait ça.

Des agents

L'alliance des objets de consommation et des nouveaux dictateurs était actée. Ceux-là firent ce que les autres répugnaient de faire : fermer les frontières, un espace protégé étant un espace de liberté contrôlée, maîtriser sur ce marché la distribution de petites satisfactions bon marché et se replier sur un amoncellement pour reprendre le mot de Lacan (3).

Fut ainsi consacré ce que Lacan pointait en 1970 : « Nous sommes de plus en plus familiers avec les fonctions d'agent. Nous vivons à une époque où nous savons ce que cela véhicule, du toc, de la publicité, des trucs qu'il faut vendre. Mais nous savons aussi que c'est avec ça que ça marche, le point où nous en sommes de l'épanouissement, du paroxysme, du discours du maître dans une société qui s'y fonde. » (4)

Ces nouveaux dictateurs sont en réalité des voyageurs de commerce, des boutiquiers au guichet. Stupeur pour quelques-uns, accommodement pour d'autres, la guerre du pétrole aura révélé cela : le ménage bien huilé de la mondialisation sans frontière et d'une accentuation de la maîtrise localisée à l'intérieur de frontières où se réduisent les libertés. Figures du « maître de demain ».

1 : Lacan J., « Lituraterre », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 18.
2 : Le prix du litre de sans-plomb 98, indicateur du carburant qui demande le plus haut niveau de raffinement s'établissait en moyenne à 1,71 euros en 2012, pour 1,52 euros en novembre 2018. Source : Direction générale de l'énergie et du climat (DGEC), ici. Les différentes références sur le prix du baril en sont également issues, recoupées avec celle détaillées par la Commission européenne, in *Weekly Oil Bulletin* ici.
3 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 119.
4 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 146

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).
Rédactrice en chef : Virginie Leblanc avec Pénélope Fay (virginie.leblanc@gmail.com , faypenelope@gmail.com).
Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.
Maquettiste : Luc Garcia.
Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.
Électronicien : Nicolas Rose.
Secrétariat : Nathalie Marchaison.
Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.
Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Virginie Leblanc ; Eve Miller-Rose.

pour acceder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI